

phies hideuses, sont pour faire frémir : pillages, incendies, viols sadiques, mutilations qui ne se peuvent écrire; massacres de non combattants, préalablement liés en tas avec des cordes, puis lardés à coups de baïonnettes et achevés à coups de triques; vieilles femmes enfermées dans des granges auxquelles on mettait le feu; musulmans qu'on inondait de pétrole avant de les empiler dans les mosquées pour les y brûler vifs...

Sur toute cette sauvagerie planait un fanatisme bas et bestial; on brisait les stèles funéraires aux inscriptions coraniques et on profanait les tombes; aux assassinats on mêlait le nom du Christ, et il arrivait parfois que les meurtriers baptisaient de force avant de massacrer! Plus enragés encore que les envahisseurs, et plus lâches, les chrétiens ottomans sortaient à leur ren-

contre, les guidaient vers les maisons turques, d'abord vers les plus riches, leur dénonçaient les cachettes de l'argent ou des jeunes femmes, pillaient avec eux et tuaient avec eux. Les Turcs, du reste, ne furent pas les seuls sur qui se déchaina cette frénésie rouge, que l'Europe encourage; les Juifs, bien entendu, pâtirent presque autant qu'eux; les Roumains aussi endurent la persécution de ces chrétiens exarchistes, leurs églises furent profanées et leurs livres sacrés mis en pièces, au ruisseau.

Un détail naïf et d'une étrangeté touchante, au milieu de tant d'horreurs. Des jeunes filles musulmanes auxquelles on avait arraché leur voile — premier grand outrage — avant de les mener en pâture vers les soldats, s'étaient couvert le visage des couches d'une boue épaisse ramassée dans les ornières du chemin...

« Pour nous refouler en Asie, m'écrivait un derviche, tant de crimes n'étaient même pas nécessaires; nous serions partis de nous-mêmes. Nous aurions quitté, bien entendu, les provinces conquises, plutôt que de rester sous le couteau bulgare, il n'y avait qu'à nous en laisser le temps. N'a-t-on pas vu tous ceux d'entre nous, qui ont pu fuir devant la grande boucherie, affluer sous les murs de Constantinople, et attendre là, résignés, dignes bien que mourant de faim, attendre, des jours et des nuits, qu'il y eût des bateaux pour les passer sur cette rive asiatique d'où sont venus nos pères? »

Oui, mais ce n'était pas le déblaiement, c'était l'extermination féroce qu'il fallait aux « libérateurs »! Et cela continue, et cela va continuer encore, tant qu'il restera dans la province d'Andrinople un seul village qui ne soit pas un amas de ruines calcinées avec des cadavres plein les rues. *Et toutes les chancelleries le savent de la façon la plus certaine*, et, toutes, elles gardent le silence,

et partout la conscience publique est volontairement trompée¹.

En vain les Turcs ont-ils demandé avec instances qu'une commission internationale fût envoyée dans les territoires envahis, suppliant même qu'on l'envoyât tout de suite, pendant que des milliers de cadavres de femmes ou d'enfants pourrissent encore sur la terre. L'Italie seule a fait mine de vouloir entendre; mais, devant le flegmatique refus d'une autre grande puissance, on en est resté là. Qu'importe à présent les prières des Turcs! Ils sont vaincus, les chancelleries n'ont plus besoin de leur présence, ayant réussi à découvrir pour l'« équilibre européen » une autre formule, où toutes les rapacités vont trouver bien mieux leur profit!

1. Il se trouve encore chez nous, après tant de révélations indiscutables, des petites feuilles de province pour écrire : « les prétendues atrocités des Bulgares ». Les grands journaux cependant n'oseraient plus.

X

MASSACRES DE MACÉDOINE
ET
MASSACRES D'ARMÉNIE

22 mars 1913.

J'affaiblirais ma défense des vaincus d'Orient si je ne rendais aux alliés la part de justice qui leur est due. Autant le coup de main, l'attentat de l'Italie en Tripolitaine restera inexcusable à jamais, autant paraît légitime et noble l'effort des peuples balkaniques vers l'indépendance ; qui donc songerait à le contester ? Même après quatre ou cinq siècles, il n'y a pas prescription des

droits sur la terre ancestrale, c'est un rêve encore magnifique de vouloir reprendre les vieilles cités jadis conquises et faire revivre leurs noms abolis, l'idée de patrie ne doit pas mourir.

Donc, malgré le regret et la souffrance de tous ceux qui ont connu, compris, aimé l'Islam, une approbation générale serait allée aux vainqueurs d'aujourd'hui, si leur gloire militaire n'avait été souillée hélas ! de tant de crimes et de mensonges.

Oh ! leurs longs mensonges si habilement répandus pour égarer l'opinion, peut-être sont-ils plus odieux encore que leurs crimes, perpétrés avec l'excuse de l'excitation, dans l'odeur de la poudre et l'ivresse du sang. « Massacres de Macédoine ! » Depuis combien d'années ce cliché ne revenait-il pas périodiquement dans la presse, par les soins des gouvernements intéressés, tendant à

représenter les Turcs, aux yeux de l'Europe, comme des monstres sanguinaires et d'ailleurs tout à fait incapables de régir un pays, autrement que par le despotisme et l'assassinat. (Avec documents et références à l'appui, je reparlerai plus loin de ces soi-disant massacres, dont la responsabilité n'incomba jamais à ceux que l'on en accuse.) « Atrocités turques ! » C'est le second cliché qui servit depuis l'ouverture des hostilités et qui, auprès des foules crédules, réussit jusqu'à un certain point, grâce à une censure terrible. En vain, les correspondants de guerre — les consciencieux du moins, — constataient la loyauté des soldats turcs et leur modération le plus souvent admirable, en vain s'indignaient-ils des actes de sauvagerie commis par les vainqueurs, une censure toujours vigilante, comme celle de l'Italie en Tripolitaine, coupait le passage dange-

reux de leur rapport, ou bien supprimait le rapport tout entier ; quand par hasard quelque révélation accablante arrivait quand même jusqu'à la presse française, en vertu de la conjuration du silence on se gardait de l'insérer, et le cliché : « atrocités turques » — exact quelquefois, je le reconnais, exceptionnellement et surtout par représailles — revenait toujours comme un refrain haineux imprimé en grosses lettres raccrocheuses. Mais il y avait trop de témoins pour que la vérité ne se fit pas jour ; la presse autrichienne, la presse allemande, chez qui le silence n'était pas de règle comme chez nous, commencèrent à conter avec stupeur des crimes sans nom. Et puis nos officiers français, détachés dans la garde internationale de Macédoine, avaient vu, eux aussi, et il était difficile de les intimider, ceux-là, pour les faire taire. C'est ainsi que peu à peu de

grandes et ineffaçables taches d'opprobre sont venues maculer ces conquérants, dont la cause au fond était pourtant belle et juste, et qui, malgré la trahison de l'attaque, malgré l'inélégance d'être arrivés par derrière comme des hyènes sur une proie déjà mortellement blessée, commandent encore l'admiration par de si courageuses victoires.

Ainsi que je l'écrivais déjà au début de la guerre, il semble que les Grecs se soient montrés les moins cruels, bien qu'ils l'aient été beaucoup trop encore ; il semble surtout que leurs officiers se soient généralement abstenus de pillages et de viols. En tout cas le mot d'ordre pour les inutiles tueries n'est jamais venu de leurs princes ; quant à leur exquise reine, les Turcs sont les premiers à redire avec vénération le bien qu'elle fit, lors de son passage à Salonique, en secourant des milliers de leurs frères qui accou-

raient de toutes parts, chassés de leurs villages par les incendies et les massacres.

Mais les Serbes, mais les Bulgares !... Rien ne reste après le passage de leurs armées déjà féroce­ment meurtrières et traînant après elles, pour achever la destruction, ces bandes de comitadjis couverts de peaux de bêtes, ces hordes plus terrifiantes que celles d'Attila. Chez eux d'ailleurs, les chefs donnent l'exemple ; le haut commandement, au lieu de punir, excite ou tolère ; dans les bouche­ries sans merci, tout le monde est complice...

Ce que je dis là, en Autriche, en Alle­magne on le sait depuis longtemps ; en France on commence malgré tout à le savoir ; je n'ai la prétention de l'apprendre à personne. Et on sait bien aussi le plus hor­rible, c'est que, même dans les régions où c'est fini de se battre, l'extermination conti­ nue calmement, froidement, parce qu'il s'agit

non pas de vaincre, mais d'anéantir la race musulmane, et qu'il faut aussi en effacer jus­qu'à l'empreinte, incendier les mosquées, abattre les minarets, bouleverser les sépul­tures, briser partout les inscriptions cora­niques, sur les murailles comme sur les tombes. Ce sont les barbares légendaires, ce sont les Huns qui passent ! En pleine Eu­rope et en plein xx^e siècle, ces montagnards, attardés dans la sombre cruauté médiévale, nous rendent les vieux carnages auxquels on ne croyait plus.

A tout cela, les nations chrétiennes d'Oc­cident, les chancelleries enfin renseignées, enfin contraintes d'avouer que les nouveaux Croisés détiennent le record de l'horreur, répondent, par hypocrisie autant que par ignorance : « Ce n'est que juste réaction, après quatre ou cinq siècles de torture ! » — Mais, que l'on relise donc les vieilles

chroniques de Macédoine, écrites par des témoins sans partialité, par des chrétiens latins ou par des juifs; que l'on aille donc se renseigner sur place auprès de tous les étrangers qui ont habité ce pays de la terreur, — et l'on verra bien alors qui étaient les tortionnaires, les meurtriers : des Bulgares toujours, des *comitadjis*, ou de simples fanatiques exarchistes, pillant à main armée, massacrant Orthodoxes ou Osmanlis, sans choisir, jusqu'à l'heure où la police turque, autrement dit la « *police internationale macédonienne* », accourait pour mettre l'ordre à coups de fusil et punir les assassins. La vie devenait si intolérable que, peu d'années avant la guerre actuelle, les Grecs, outrés des crimes de leurs complices d'aujourd'hui, avaient songé à s'allier avec le Sultan contre le Gouvernement de Sofia. Tels furent ces fameux massacres de Macé-

doine que les Bulgares ont su dès longtemps travestir à leur profit, pour ameuter l'Europe contre la Turquie. Nos officiers français détachés là-bas, qui maintes fois prirent part à ces répressions du brigandage balkanique, ont consigné les faits dans leurs rapports, mais leur voix a été étouffée.

En Asie Mineure, où il n'y a pas de Bulgares, pas de *comitadjis*, est-ce que les Grecs ne vivent pas en parfaite intelligence avec les Turcs? Tant de lettres, qu'ils viennent spontanément de m'écrire, suffiraient à prouver combien le joug de l'Islam leur semble léger. Quel pays de calme, toute cette région qui s'étend de Smyrne aux confins de la Syrie! Les voleurs y sont inconnus et on peut y dormir la nuit portes ouvertes; une sérénité patriarcale y règne encore.

Et les Roumains, presque nos frères ceux-là, les Roumains qui représentent, parmi les

peuples jadis soumis au Croissant, la vraie élite intellectuelle et morale, les Roumains ont-ils gardé rancune à ces Turcs qui furent leurs maîtres? Personne n'oserait le prétendre. Non, c'est seulement pour leurs anciens compagnons de tutelle, les Bulgares, qu'ils professent une haine toujours vivace.

Et les malheureux Juifs d'Espagne, où sont-ils venus se réfugier quand les chrétiens les exterminaient? Chez ces Turcs, qui leur donnent depuis quatre ou cinq siècles la plus tolérante hospitalité, et qu'ils ne cessent de bénir.

Oh! je sais bien, il y a eu les massacres d'Arméniens! Ici, ce n'est plus de la calomnie, ce n'est plus de la légende, c'est de l'effarante réalité. Ici, c'est la grande tache dans l'histoire de ceux que, en mon âme et conscience, je crois infiniment dignes d'être défendus, mais que cependant je ne saurais

soutenir envers et contre tout lorsqu'ils sont coupables. Il y a du reste chez eux tant de qualités de premier ordre, tant de noblesse originelle, tant de foncière honnêteté, tant de compassion et de tolérance, qu'ils n'ont pas besoin qu'on les défende en aveugle; ce serait même leur nuire et leur faire injure. Oui, les massacres d'Arméniens, c'est peut-être le crime qu'ils expient si affreusement aujourd'hui; en tout cas, c'est en souvenir de ces néfastes journées de 1896 que l'Europe détourne sa pitié de leurs souffrances. Ici, je ne puis les absoudre, mais seulement plaider pour eux les circonstances atténuantes.

A Dieu ne plaise que je veuille accabler la race arménienne. Elle a dégénéré aujourd'hui comme il arrive à toutes les races qui ont eu le malheur suprême de perdre leur patrie; son courage a faibli; elle s'est jetée dans le mercantilisme et l'usure, beaucoup

plus même que la race juive, qui y avait été poussée avant elle par un sort pareil au sien¹. Mais elle a été, dans le passé, grande et glorieuse, et, malgré ses tares, acquises dans la servitude, ses malheurs, tant de malheurs inouïs qui n'ont cessé de l'accabler, doivent nous la rendre un peu sacrée.

Il faudrait sans doute chercher bien loin, au fond des temps, pour trouver les origines de cette haine si farouche entre les Arméniens et les Turcs, qui semblaient jadis des peuples faits pour se tolérer et s'unir. Les premières grandes tueries *mutuelles* dont s'émut l'Europe eurent lieu dans des régions reculées de l'Asie Mineure ; les Kurdes y prirent part bien plus que les Turcs proprement dits ; elles eurent le caractère de batailles plutôt

1. Voici à ce sujet un proverbe turc que l'on ne m'accusera pas d'avoir inventé : « Il faut quatre Juifs pour faire un Arménien. »

que de massacres, et l'histoire n'en est pas clairement connue. Dans les contrées si rudes de Zeitoun et de Sassoun, dans les montagnes hérissées de rochers et de forêts, des Arméniens qui avaient conservé encore leurs antiques qualités guerrières, regimbaient à main armée contre la domination musulmane, — qui songerait à leur en faire un reproche ? — Les musulmans réprimaient leurs rébellions, — n'était-ce pas naturel ? Et ils firent en effet des répressions par trop terribles, dans la manière des coalisés chrétiens d'aujourd'hui en Thrace et en Macédoine.

Mais les raffinements dans le meurtre après la bataille, les froides cruautés dont on les accuse, je me permettrai de croire tout cela exagéré pour les besoins de la cause, tant que le récit n'en sera fait que par des Arméniens, fut-ce même par des prélats.

Quant aux massacres de Constantinople en 1896, qui furent les plus retentissants, pour en rejeter sur les Turcs toute l'horreur, il faudrait d'abord oublier avec quelle violence le « *parti révolutionnaire arménien* » avait commencé l'attaque. Après avoir annoncé l'intention de mettre le feu à la ville, qui « *à coup sûr*, disaient les affiches effrontément placardées, *serait bientôt réduite à un désert de cendre,* » (sic) un parti de jeunes conspirateurs, — admirables d'audace, je le veux bien, — s'était emparé de la banque ottomane pour la faire sauter, tandis que d'autres mettaient en sang le quartier de Psammatia. Il y eut dix-huit heures d'épouvante pendant lesquelles la dynamite fit rage, et un peu partout les bombes arméniennes, lancées par les fenêtres, tombèrent dru sur la tête des soldats.

Eh bien, quelle est la nation au monde

qui n'aurait pas répondu à un pareil attentat par un châtimeut exemplaire? Prenons par exemple une nation slave, puisque ce sont des Slaves, aujourd'hui, qui jettent sur les Turcs l'anathème, et choisissons la nation russe, notre amie, qui est de toutes la plus civilisée et foncièrement la meilleure. La nation russe, mais de nos jours encore elle persécutait les Juifs pour des actes d'usure beaucoup moins exaspérants que ceux des Arméniens; qu'aurait-elle donc fait si ces mêmes Juifs, revolver au poing, s'étaient emparés des banques impériales, jetant partout des bombes et menaçant d'incendier Moscou? Qu'aurait-elle fait si, en outre, le Tzar, son chef religieux, avait, comme le Khalife, lancé l'ordre d'extermination?

Certes un massacre n'est jamais excusable, et je ne prétends pas absoudre mes amis turcs, je ne veux qu'atténuer leur

faute, comme c'est justice. En temps normal, débonnaires, tolérants à l'excès, doux comme des enfants rêveurs, je sais qu'ils ont des sursauts d'extrême violence, et que parfois des nuages rouges leur passent devant les yeux, mais seulement quand une vieille haine héréditaire, toujours justifiée du reste, se ranime au fond de leur cœur, ou quand la voix du Khalife les appelle à quelque suprême défense de l'Islam...

L'Islam ! L'Islam dont la Turquie était le porte-drapeau, l'Islam que cependant des millions d'hommes sont prêts à défendre jusqu'à mourir, l'Islam, hélas ! s'éteint comme un grand soleil pour qui c'est bientôt l'heure du soir. Il jettera sans doute encore, à son couchant, de beaux rayons rouges ; pendant quelques années de grâce, il pourra embraser encore le ciel asiatique, et ses défenseurs auront, avant l'agonie, des gestes

de héros. Mais malgré tout, je le sens plonger peu à peu dans l'abîme où s'anéantissent les religions et les civilisations révolues, et avec lui achèveront de passer aussi le recueillement, le rêve et la prière. Sur notre Terre bientôt trop étroite, toute trépidante aujourd'hui du grouillement des hommes qui asservissent l'électricité, martèlent le fer et s'enivrent d'alcool, il n'y a plus de place pour les peuples contemplatifs et doux, qui ne boivent que l'eau des sources et mettent en Dieu leur espoir.

L'Islam ! Peut-être l'Europe, si perfide et si utilitaire, aurait eu quelque intérêt pourtant à le défendre encore. Elle n'a pas été seulement criminelle, en poussant les Turcs aux suprêmes désespérances, en laissant exterminer toute cette population saine et probe, autour de la ville où s'élève la merveilleuse mosquée de Sélim II ; elle a été

imprévoyante aussi, car ce crime lui a valu une interminable prolongation de la guerre. Si elle avait su modérer les prétentions exorbitantes des vainqueurs, grisés par la victoire, elle aurait fait conclure la paix et repris en Orient le cours de ses affaires commerciales, qui semblent la préoccuper uniquement. Et c'est dans l'avenir surtout qu'elle sentira d'une façon plus lourde les conséquences de son crime, — c'est plus tard, quand le long du Bosphore trônera la capitale redoutable d'un empire des Slaves du Sud, et que l'exclusivisme intolérant de ces parvenus aura remplacé la si accueillante hospitalité ottomane.

Car un jour viendra fatalement, hélas ! où Constantinople n'élèvera plus ses mille croissants dans l'air, où Stamboul ne sera plus Stamboul, n'aura plus ses minarets, ses dômes, ses stèles, la paix de ses petites

places ombreuses, son indicible mystère, ni le chant de ses muezzins chaque soir. Ce sera, dans le modernisme et la laideur, une ville quelconque, sur laquelle une barbarie pèsera sans recours, — la plus noire des barbaries, celle des peuples trop neufs qui ne comprennent, en fait de progrès, que le bruit, la vitesse, l'électricité, la fumée et la ferraille.

Et cette chute de la ville des Khalifes ne marquera pas seulement la fin de la Turquie, comme l'arrivée de Mahomet II marqua pour les historiens la fin du Moyen âge; il semble qu'elle sonnera aussi une heure infiniment plus grave et plus funèbre, l'heure où l'Islam, et avec lui toutes les civilisations exquises du passé, auront reçu le coup de mort, achèveront de s'évanouir sous la ruée des civilisations nouvelles, plus avides et plus meurtrières. Le feuillet sera tourné

sur toute une période de l'histoire humaine, la période du calme, du rêve et de la foi. Triomphe définitif partout des races européennes, qui sont devenues les grandes tueuses, pour avoir perfectionné les explosifs et sapé les éternelles espérances. Commencement de temps nouveaux, qui s'annoncent effroyables...

XI

LETTRE
SUR LA CHUTE D'ANDRINOPLE

27 mars.

« Chute d'Andrinople. La ville est en flammes. » — Ceux qui ont lu cette note, en grandes lettres, dans les journaux de ce matin, se représenteront-ils l'épouvante et l'horreur de cela : tomber aux mains des Bulgares!

Hélas! Telle est chez nous la force du parti pris, que la sublime résistance d'Andrinople n'a même pas touché les cœurs

français, ces mêmes cœurs pourtant qui avaient décerné à Belfort sa couronne de gloire. Telle est la force de l'aberration que les journalistes ont osé taxer de barbarie la lettre de l'héroïque Chukri Pacha déclarant, après des mois d'angoisses et de souffrances inouïes, qu'il brûlerait la ville plutôt que de la rendre ; admirable en tout temps et quand même, cette lettre se justifiait d'ailleurs rien que par la brutalité des assaillants qui hurlaient alentour des murs. Car personne chez nous, même après l'invasion des Prussiens en 1870, n'a la moindre idée de ce que cela va être : tomber aux mains des Bulgares ! Ce ne sera pas comme la chute de Janina, dont les défenseurs transportés à Athènes ont été applaudis par la foule à leur arrivée. Ce ne sera même pas comme la chute de Salonique, où cependant des excès effroyables furent commis. Non, cela promet d'être si

sauvage et si monstrueux que, en cette occurrence extrême, brûler tout est bien le seul parti qui reste à prendre. Quand les bottes des vainqueurs, barbus et hirsutes, auront souillé la mosquée merveilleuse de Sélim II, les adorables kiosques funéraires et les saints tombeaux, alors pillages, viols, tueries commenceront, ainsi que partout où passeront ces chrétiens de la haine et du shrapnell.

Musulmans d'Andrinople ! Pauvres assiégés ! Avoir enduré si longtemps le martyre des privations et des frayeurs, dans cette grande souricière de la mort, et être arrivés enfin au jour où voici les meurtriers qui entrent ; se dire qu'il n'y a plus moyen de s'échapper dans les campagnes cernées où l'on tue depuis des mois ; songer que tout le monde finira par y passer, que même les plaintes des petits enfants n'auront pas le

pouvoir d'attendrir, qu'il n'y aura même pas de cachettes sûres où râler de faim sans coups de crosse ou sans coups de baïonnettes; *savoir d'avance qu'il n'y aura pas de pitié...*

Puissé-je me tromper dans mes prophéties funèbres! Puisse ce roi de hasard, qui a su avec une habileté infernale exploiter le fanatisme et la farouche énergie de son peuple, puisse-t-il être pris de remords, et modérer un peu cette fois la ruée de ses soldats dans cette ville où des étrangers seront témoins, modérer ne fût-ce que par crainte des jugements de l'histoire, et pour épargner à son nom, déjà si entaché de boue sanglante, la souillure de nouveaux massacres.

10 avril 1913.

P.-S. — Quinze jours ont passé déjà sur cette chute d'Andrinople. Ainsi qu'il était à

prévoir, les dépêches officielles soumises à la toujours même terrible censure, nous apprennent que les vainqueurs ont été magnanimes, et que la ville est rentrée dans la paix et la joie. Quelques témoins anglais cependant commencent à divulguer de plus sinistres nouvelles : « Le campement des prisonniers turcs, disent-ils, est une lamentable morgue où chaque jour l'on meurt par centaines, de froid et de faim! » Et puis, il y a lieu de trembler sur le sort de ces détachements de vaincus, que les Bulgares emmènent « *afin de les mieux caserner dans des villes de l'intérieur* ». Ne leur arriverait-il pas comme aux vaincus de Macédoine, que l'on emmenait ainsi sous le même prétexte, et qu'à la première étape, dès que l'on se sentait loin des regards indiscrets, on massacrait sauvagement?... Donc, n'ayons pas confiance encore, hélas! Ce n'est que